chants, texte ne changent pas. Encore y en a-t-il qui lui conviennent mieux, et, avant tout, celui d'une basilique. Et cela, pour une raison d'histoire.

Comme tout être vivant, et sous peine d'être morte, la liturgie a varié, (puis-je dire, variera?...)

Sic aliud ex alio nunquam desistit oriri?

Je n'ai pas à parler des diverses liturgies qui, dans l'occident, ont existé, plus ou moins dépendantes d'ailleurs, "adhuc sub judice lis est", de la liturgie romaine unique qui aurait été la mère de toutes. Ne parlons que de cette dernière qui a fini par les remplacer toutes pour le plus grand avantage de l'unité, qui est, sans doute, un trop grand bien pour qu'on le regrette. Or, on y doit distinguer plusieurs époques; et la liturgie, telle qu'elle est aujourd'hui stéréotypée, "ne varie-t-elle", sous la surveillance... jalouse de la Congrégation des Rites, si elle en dérive, est loin d'être celle des origines, si clairement exposée par Mgr. Duchesne dans son beau livre des Origines du culte chrétien. La liturgie est un moyen d'expression de l'âme humaine, donc un art. Or, dans tout art, il y a un moment heureux où, fidèle à la pureté de ses origines, et pour diverses conditions de moment et de milieu qu'on peut analyser, et pour d'autres aussi, surtout le génie, qui échappent à l'analyse, il a, réalisant toute sa raison d'être, atteint l'idéal possible de vérité et de beauté. C'est son époque classique, unique jusqu'ici pour tout peuple et pour tout art. C'est ainsi que, par exemple, le grec de Platon et de Sophocle, le latin de Cicéron et de Virgile, le français de Bossuet et de Racine, de La Fontaine et de Molière, représentent pour ces trois langues, pour ces trois arts, ce point de perfection avant lequel il y eut progrès, après lequel il y a décadence; où se réunissent dans la plus grecque, la plus latine, la plus française des synthèses, ces qualités, et aussi ces défauts, qui font la personnalité, l'âme même d'une langue et d'un peuple; si bien qu'éternellement, c'est dans ces oeuvres et dans ces hommes, et seulement là, qu'on reconnaît et que vitra leur génie; tout comme l'Italien se reconnaît à jamais dans Dante et Pétrarque, l'Espagnol, dans sainte Thérèse et Cervantès, l'Allemand, dans Schiller et dans Goethe, l'Anglo-Saxon, dans Shakespeare. La liturgie, cette langue, cet art de l'âme religieuse, a-t-elle eu son point de perfection, son moment classique? Je le crois.

Ce n'est pas avant saint Grégoire; elle s'organise, elle se développe, elle y tend, elle en approche, il serait trop long de vous dire comment, en parcourant le calendrier, les textes, les chants, les vêtements, les cérémonies; ce n'est plus au IXe siècle, car alors, si elle se répand partout, commencent à la pénétrer, des textes, des chants, des usages, des fêtes d'origine non romaine, qui l'enrichissent, je le veux bien, mais sciemment l'altèrent; c'est bien moins encore depuis les réformes du XVIe et du XVIIe siècle, réformes d'ailleurs qui, au nom d'une tradition plus savante, peuvent être un jour réformées. (N'avons-nous pas vu récemment, non pas réformer, elle n'en était pas capable, mais rejeter la trop fameuse édition de chant dite médicéenne, dont qui n'eût cru, il y a vingt ans, qu'elle était définitivement obligatoire?) C'est l'époque qui s'étend du VIIe au IXe. Comme je voudrais avoir le temps de vous montrer comment tout alors, pensée et expression, est en correspondance, en harmonie parfaite; comment cours de l'office, chant, textes, cérémonies, vêtement, tout répond logiquement, ni plus ni moins, à sa fin et à celle du culte même, vous donnant ainsi non seulement la vérité, mais ce surcroît inséparable, la beauté, la grâce qui ne lui nuit jamais! N'est-ce pas pour cela d'ailleurs, qu'à cette époque, et sans qu'il fût peut-être besoin de l'autorité, elle prenait la place des liturgies orientales? Et si, de toutes les parties de la chrétienté, on venait à Rome, c'était, sans doute, pour vénérer les tombes des apôtres, mais aussi pour admirer le déploiement des fonctions papales, le plus beau spectacle, pompe et chant, qui fut alors au monde; de toutes les parties, et surtout, la tradition n'en est non plus perdue, d'Angleterre et d'Irlande: je n'aurais qu'à ouvrir le Vénéralle Bède, pour y lire, entre tant d'autres, l'historique du roi anglo-saxon Em, qui, après trente-sept ans de règne, abdiquait, pour venir, comme son père Ceadwall, qui y repose encore, mourir, à l'ombre de Saint-Pierre: "quod, his temporibus, plures de gente Anglorum, nobiles, ignobiles, clerici, laici, viri et feminae certatim facere consueverunt." J'emprunte, pour le